

Réponse aux commentaires pour le numéro sur le choix rationnel

David D. Laitin

Volume 34, Number 1, Spring 2002

La théorie du choix rationnel *contre* les sciences sociales ? Bilan des débats contemporains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/009755ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/009755ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laitin, D. D. (2002). Réponse aux commentaires pour le numéro sur le choix rationnel. *Sociologie et sociétés*, 34(1), 155–163. <https://doi.org/10.7202/009755ar>



Réponse aux commentaires pour le numéro sur le choix rationnel

DAVID D. LAITIN

Political Science Department
Stanford University

JORGE NIOSI écrit que je suis le seul véritable partisan de la théorie du choix rationnel parmi les quatre auteurs. Il m'attribue l'idée selon laquelle cette théorie serait en train de gagner une guerre de positionnement au détriment des approches narratives et statistiques plus classiques. Il se plaint du fait que je n'explique pas quels sont les points forts de cette théorie qui lui permettraient de gagner cette guerre. Ses critiques reflètent une lecture erronée flagrante de mon article. Jamais je n'ai affirmé être un partisan de la théorie du choix rationnel; je me réjouis plutôt des percées accomplies en modélisation formelle dans laquelle quelques postulats clés sur le choix rationnel sont graduellement mis de côté. Je n'écris pas non plus que la modélisation formelle est en train de gagner une guerre contre les approches narratives et statistiques; je prétends plutôt qu'elle est conçue de plus en plus comme une partie normale d'une méthodologie tripartite qui comprend tant les approches narratives que les approches statistiques. Je ne passe pas sous silence la contribution intellectuelle des praticiens en modélisation formelle en sciences sociales. En fait, je mets ses points forts en évidence en montrant qu'elle a aidé à mettre au jour des mécanismes liant variables indépendantes et variables dépendantes et ce, mieux que le programme de recherche macro que je considère comme faisant partie de la tradition narrative.

Sur la base de ces critiques, Niosi proclame que mon article « apporte peu au débat d'idées ». Je suis d'accord avec lui. Mais sa critique est moins dommageable qu'elle n'en

a l'air à prime abord. Me fondant sur la notion de Lakatos d'un programme progressif de recherche¹, je vais, dans ma réponse, expliquer pourquoi je me tiens loin d'un débat philosophique sur les possibilités et les limites de ce qu'il appelle « la théorie du choix rationnel ».

QU'EST-CE QUE LE CHOIX RATIONNEL ?

Quel est l'objet des articles qu'ont écrit les participants à ce numéro ? Parmi les auteurs, le choix rationnel a été décrit comme une « théorie », une « doctrine », une « conception du monde », une « vision », une « méthode », une « manière de penser », une « approche », une « doctrine théorique » et un « paradigme ». À mes yeux, ce n'est rien de tout cela. Il s'agit plutôt d'une étiquette qui rassemble une communauté de chercheurs peu liés qui participent ensemble à un programme de recherche commun. Ces chercheurs partagent un ensemble de postulats (bien résumés par Raymond Boudon) et une croyance selon laquelle la modélisation formelle est un outil puissant qui permet aux chercheurs en sciences sociales de révéler des aspects de la vie en société, qui nous échapperaient si on utilisait d'autres outils d'analyse.

Envisager le choix rationnel comme un programme nous permet de considérer les autres étiquettes comme étant inadéquates. Le choix rationnel n'est pas une théorie puisqu'il ne présente aucune prétention substantive sur le monde. Olson a publié un livre sur une théorie de l'action collective; cet événement a constitué un développement très stimulant à l'intérieur de ce programme de recherche. Becker a publié une théorie de la famille, un autre développement très stimulant. North a présenté une théorie de la croissance économique, encore un autre événement marquant. Olson, Becker et North sont tous partis d'un ensemble de postulats reliés les uns aux autres pour en tirer des hypothèses sur le monde. Ces postulats leur ont permis de définir des modèles qui relient des variables indépendantes et dépendantes d'une manière très convaincante. Les modèles qu'ils ont élaborés leur ont permis de faire de nouvelles prévisions sur la base des conséquences observables de leurs modèles. À des degrés variés, ces chercheurs, leurs collaborateurs et leurs étudiants ont mis ces relations supposées à l'épreuve des faits. Chacune de ces théories est falsifiable, ce qui les rend scientifiques au sens de Popper. La falsification d'une de ces théories, ou son affaiblissement suite à une série d'épreuves ratées, ne permettent cependant pas de conclure quoi que ce soit quant à la valeur du programme de recherche qui a aidé à les élaborer. En fait, la falsification d'une de ces théories (ou la redéfinition de ses paramètres de validité) est un signe de progrès et non d'échec de ce programme de recherche. Le choix rationnel n'est pas, par conséquent, une théorie, mais un programme de recherche qui a produit plusieurs théories, chacune avec son destin plus ou moins heureux.

1. Imre Lakatos (1978). Je dois une bonne partie de mon interprétation de Lakatos à de longues conversations avec Ian Lustick, de même qu'à ses commentaires critiques (y compris, sur une première version de cette réplique). Voir son application innovatrice qu'il fait de Lakatos en science politique (Ian Lustick, 1997).

Le choix rationnel n'est pas non plus une doctrine, si l'on entend par là un dogme. Il est certain que plusieurs praticiens sont dogmatiques et doctrinaires. Ces épithètes concernent les praticiens, mais non le programme de recherche lui-même. Ce programme de recherche n'est pas assez resserré pour devenir une doctrine. Un aspect désolant du présent numéro, c'est que personne n'a fait état des débats vigoureux au sujet des méthodes, des postulats et des épreuves à l'intérieur même de la communauté des chercheurs en modélisation formelle (je ne veux pas parler ici des réponses des défenseurs du choix rationnel vis-à-vis l'extérieur, que Campbell résume bien). Il n'y a pas d'église unique qui protège une vérité immanente et qui punit les hérétiques. Le mot « doctrine » n'est pas du tout approprié.

Que dire des autres sobriquets? Une « conception du monde » est un terme trop vague pour que je puisse en faire l'évaluation. Il suggère cependant, de façon erronée, que les membres du programme de recherche en choix rationnel sont incapables de voir le monde à travers une autre lunette. Quant au terme de « paradigme » venant de Kuhn, il se mélange au terme « programme de recherche » de Lakatos et il rend bien ce que je crois être l'essence du choix rationnel. Le terme « approche » est plutôt anodin, mais s'il indique un ensemble de pratiques qui donnent de la vigueur à une communauté de chercheurs, je l'accepte volontiers.

Qu'est-ce qu'on gagne à envisager le choix rationnel comme un programme de recherche? Cela permet de faire porter l'évaluation non pas sur la question : « Le choix rationnel est-il philosophiquement justifiable? » (en autant que je puisse le dire, très peu de programmes de recherche en sciences naturelles ou sociales se montrent à la hauteur des tests rigoureux des philosophes des sciences) mais sur la question : « Est-il progressif? »². Ma première réponse à la critique de Niosi est donc la suivante. Je n'ai pas essayé de justifier le choix rationnel d'un point de vue philosophique; j'ai plutôt essayé de montrer qu'il s'agit d'un programme de recherche progressif en sciences sociales.

COMMENT SAVONS-NOUS SI LE CHOIX RATIONNEL EST UN PROGRAMME DE RECHERCHE PROGRESSIF ?

Ceux qui se situent dans la tradition de Lakatos savent bien qu'il n'y a pas de réponse simple à cette question : Un programme de recherche est-il progressif ou non? Lakatos lui-même a changé les critères pour y répondre au fur et à mesure que ses travaux avançaient; il est ainsi passé de l'importance accordée aux résultats de recherche, au pouvoir politique d'un programme à l'intérieur des disciplines. Je vais relever ici trois signes qui m'ont convaincu du caractère progressif du programme en choix rationnel.

Tout d'abord, comme Young et Boudon le soulignent dans ce numéro, la découverte de résultats inattendus, mais néanmoins plausibles (ce que Boudon appelle les « choses cachées derrière les apparences » et ce que Young appelle les « résultats qui vont dans le sens contraire de l'intuition et qui amènent les analystes à changer leur

2. Une critique particulièrement bonne du choix rationnel du point de vue — plutôt exigeant — de la philosophie de la science, se trouve dans l'ouvrage de Alexander Rosenberg (1995, p. 74-88, p. 153-67).

position »), est un signe du caractère progressif d'un programme de recherche. Entendons ici par « résultats » des « résultats préliminaires qui restent à confirmer ». Et par résultats préliminaires, j'entends soit des déductions, soit des inductions qui émergent à la première étape de la recherche et qui apparaissent, aux yeux de la communauté des chercheurs, prometteuses pour répondre à des questions plus vastes de la discipline. Précisons tout de suite que le programme en choix rationnel n'est pas le seul programme qui présente de tels résultats. Dans le programme de recherche behavioriste, le résultat (résultat qu'on a engrangé à partir des données d'enquête) montrant que les électeurs ne sont pas mus par les idéologies que les politologues considéraient comme les fondements du vote des électeurs, a provoqué, à juste titre, une quantité importante de recherches. Dans la tradition narrative, la démonstration d'Eckstein selon laquelle la Norvège comportait des clivages profonds, mais qu'elle était néanmoins une démocratie stable, a également provoqué de l'étonnement et de nouvelles recherches.

On retrouve de tels résultats préliminaires en abondance dans le programme de recherche en choix rationnel. Young fournit une liste bien utile de ces résultats; il n'est donc pas nécessaire de les reprendre ici. Je voudrais en ajouter un. Depuis le théorème de Black sur l'électeur médian, jusqu'à la théorie spatiale du vote élaborée par Downs, le programme de recherche en choix rationnel a fourni des fondements théoriques à la loi de Duverger relative à la tendance au système à deux partis dans un scrutin pluralitaire. Le travail de Cox fournit des preuves empiriques probantes en faveur de cette loi; il lui fournit aussi un support théorique fondé sur des postulats en choix rationnel. Une collection de résultats étonnants, plausibles et allant dans le sens contraire de l'intuition, comme on la retrouve dans le programme de recherche en choix rationnel, est indubitablement une indication de son caractère progressif.

De plus, les théories développées au sein du programme de recherche en choix rationnel ont tendance à comporter de nombreuses conséquences qui sont observables, ce qui permet de mettre ces théories à l'épreuve dans des domaines pour lesquels elles n'ont pas été pensées en premier lieu. Ceci incite d'autres membres de la communauté scientifique à vérifier, à travers des épreuves empiriques, si ces conséquences observables se réalisent. Fearon et moi avons, par exemple, publié un modèle en théorie des jeux pour répondre à quelques recherches qui prétendent que les guerres ethniques existent partout et de tout temps; nous avons montré pourquoi il n'existe en fait, à un moment donné dans le temps, qu'un nombre réduit de groupes ethniques vivant côte à côte qui se livrent une guerre violente. À partir de la banque de données la plus récente que nous avons examinée, nous avons constaté que la proportion de tels groupes ethniques qui étaient en conflit violent les uns avec les autres en Afrique, peu importe le moment retenu, ne pouvait pas être distinguée de zéro (d'un point de vue statistique). Notre modèle du « contrôle intragroupe » a produit un ensemble de conséquences (par exemple, plus le groupe ethnique est petit, plus il est facile de mettre en place des méthodes efficaces de contrôle) qui peuvent être testées indépendamment des données qui nous ont permis de présenter nos premiers résultats. La confirmation

de ces conséquences observables apporte un soutien à la théorie; l'infirmité (ce que Kuhn appelle une anomalie) amène à repenser le modèle (Fearon et Laitin, 1996).

Une des raisons pour lesquelles le paradoxe du vote a ouvert la voie à de si nombreuses recherches, c'est qu'aucun modèle du programme de recherche ne pouvait bien expliquer les données. L'existence même d'une incapacité des modèles standard sur le vote, à l'intérieur du programme de recherche en choix rationnel, à confirmer une conséquence observable, n'est pas un signe de l'échec de ce programme. Il y a plutôt là un signe d'intégrité intellectuelle, les modèles étant en effet suffisamment clairs pour être invalidés. À cet égard, je peux faire remarquer qu'un modèle formel récent, élaboré par Bendor et coll. dans lequel les postulats sur la rationalité sont beaucoup assouplis (en suivant les indications qui se trouvent chez Simon et March), présente d'excellentes prévisions quant au nombre de participants au vote, lors d'élections démocratiques. Ceci renforce ma position, à savoir qu'au fur et à mesure que les praticiens d'une communauté de chercheurs considéreront les modèles dans lesquels les postulats sur la rationalité et la capacité de calcul sont assouplis, comme des modèles plus fructueux, le programme de recherche en choix rationnel évoluera en prenant appui sur des postulats quelque peu modifiés. La modélisation formelle continuera néanmoins à se faire. L'idée principale qui est défendue ici demeure valide, les théories en choix rationnel sont non seulement plausibles, mais elles sont aussi vérifiables directement et à travers leurs conséquences observables. Cette manière de faire les vérifications et de procéder à des modifications du modèle est très stimulante intellectuellement, à la fois pour les praticiens et pour les observateurs. L'excitation que procure la participation à un programme de recherche commun progressif est contagieuse. Cela permet de comprendre pourquoi les critiques les plus importants de ce programme, Green et Shapiro, ont appuyé l'embauche, à Yale, d'un si grand nombre de collègues qui travaillent au sein de ce programme; ce que j'ai déjà montré dans mon article.

PEUT-ON CONNAITRE À L'AVANCE LES LIMITES DU PROGRAMME DE RECHERCHE EN CHOIX RATIONNEL ?

Une bonne partie de la discussion de ce numéro sur la théorie du choix rationnel et, je suppose, ce que le professeur Niosi considère comme un débat d'idées, porte sur les limites théoriques de ce programme de recherche. Quelques-uns parmi les participants ont souligné ces limites et ont indiqué qu'elles étaient importantes. Ainsi, Rule conclut : « Ce qui est crucial, c'est que le choix rationnel ne peut rien dire sur l'identification, c'est-à-dire sur les processus par lesquels les gens en viennent à voir les intérêts d'autres personnes spécifiques comme semblables aux leurs ou même identiques. » Michael Smith fournit cependant une réplique de poids et montre que, même si les théories en choix rationnel ne donnent pas des réponses complètes aux questions portant sur des objets comme le désir sexuel, elles peuvent avoir des choses utiles à dire sur la manière dont le désir est canalisé. De manière plus générale, Smith montre que les théories en choix rationnel peuvent traiter de diverses questions importantes comme « l'acte de consommer ».

Ma position à ce sujet, c'est que nous ne pouvons pas savoir à l'avance quand une tradition de recherche va commencer à s'étioler. Ce qui est certain, c'est que les philosophes de la science dans la tradition de Lakatos sont à la recherche de tels renseignements. Tous les programmes de recherche, d'après Lakatos, découragent délibérément la recherche qui tend à remettre en question son « cœur » irréfutable. Ceci s'appelle « l'heuristique négative ». La communauté d'un programme de recherche encourage plutôt le développement d'hypothèses secondaires qui sauvent le cœur théorique d'une apparente contradiction entre lui et les données. Ceci s'appelle de « l'heuristique positive ». Il serait ainsi possible d'accuser un programme de recherche d'avoir une heuristique négative qui crée une telle diversion par rapport à la recherche productive, qu'il s'étiole parce qu'on l'a voulu. Même s'il s'agit d'un cas de figure plausible qui permettrait de savoir à l'avance quand un programme de recherche va dépérir, aucun participant à ce numéro n'a accusé le choix rationnel d'interdire des aires possibles de recherche productive. C'est le contraire qui se passe. La communauté de recherche en choix rationnel tente de traiter de questions qui sont les plus susceptibles de remettre en question le programme. J'en veux pour preuve la tentative de Becker d'utiliser le choix rationnel pour comprendre les relations entre parents et enfants.

Si le choix rationnel n'est pas condamné à l'avance, l'est-il en rétrospective ? Quelques-unes des critiques sont rédigées comme si ce programme était figé dans ses postulats et ses méthodes. Aucun des articles, comme je l'ai fait remarquer plus haut, ne fait état du dynamisme interne de cette tradition. Pendant plusieurs années, les critiques ont affirmé que le théorème populaire montre que, dans les jeux répétés, un nombre beaucoup trop grand de stratégies permettent d'atteindre l'équilibre. Pourtant, la contribution de Nash a permis de développer un ensemble plus restreint de prévisions. De la même manière, plusieurs critiques ont indiqué que la description d'un équilibre empêche toute explication du changement, sauf pour les chocs exogènes non prévus par la théorie. Pourtant, Greif a développé récemment une approche du changement institutionnel dans laquelle les modifications d'équilibre sont endogènes. Les modèles dynamiques remplacent ainsi les modèles statiques dans quelques secteurs de la communauté de recherche. De manière plus générale, comme Shepsle l'a indiqué, il s'est produit, au cours de la dernière décennie, une « révolution dans la théorie non coopérative des jeux » au sein du programme de recherche en choix rationnel. Avec « l'accent mis sur la forme étendue d'interaction stratégique [...] l'activité politique se déroule dans des contextes institutionnels, culturels et comportementaux [...] et se déploie dans le temps » (Shepsle, 1999, p. 256). Le changement majeur en choix rationnel, qui est passé d'une simple analyse des utilités attendues (théorie de la décision) à une théorie des jeux sensible au temps, a été en grande partie ignoré dans le présent numéro.

La critique la plus juste du programme de recherche en choix rationnel porte peut-être sur les limites inhérentes au calcul. En effet, les écrits associés à Tversky et Kahnemann (que Rule cite dans ce colloque) semblent porter un coup fatal au programme de recherche. Pourtant, il n'est pas aussi dommageable que Rule le pense. Tout d'abord, comme l'indiquent clairement Tversky et Kahnemann, leurs expériences ont

été suscitées par le programme de recherche en choix rationnel et leurs résultats sont habituellement considérés comme des déviations ou des anomalies par rapport à la « norme », c'est-à-dire par rapport à ce que nous attendrions de l'application d'un modèle fondé sur l'utilité recherchée. Les anomalies mises au jour par Tversky et Kahnemann sont ainsi d'autant plus puissantes (et significatives) qu'elles sont placées dans le contexte des prévisions développées par des théories au sein du programme de recherche en choix rationnel. Il y a deux façons de répondre à la critique émise par Tversky et Kahnemann : soit on développe un nouveau programme de recherche qui cherche à rendre compte des patterns sociaux et politiques en prenant appui sur des fondements psychologiques différents de ceux qui dominent le programme en choix rationnel, soit on assouplit les postulats sur le calcul au sein du programme en choix rationnel, de telle sorte que les résultats de Tversky et de Kahnemann ne constituent plus une remise en cause du cœur de ce programme. Mon deuxième argument discute de cette deuxième façon de faire.

Ensuite, comme le travail postérieur de Reinhard Selten le montre (en collaboration avec le biologiste Peter Hammerstein), le programme de recherche s'est adapté à la critique faite par Tversky et Kahnemann. Le prix Nobel obtenu par Selten est attribuable en partie à son travail sur la perfection des sous-jeux, un concept d'équilibre en théorie des jeux qui exige la présence d'un mathématicien brillant pour résoudre n'importe quel problème de la vie quotidienne. Cependant, son travail plus récent sur les stratégies stables évolutives (*Evolutionary Stable Strategies*, ess) ne requiert pas de telles capacités de calcul de la part des agents (Hammerstein et Selten, 1994). Il ne tombe pas non plus dans le piège d'un fonctionnalisme sans agent, comme ce serait le cas si le programme en choix rationnel abandonnait l'idée d'un agent capable de calcul (comme l'indique Campbell). Nous ne pouvons pas savoir aujourd'hui si le travail de Selten sur les ess réussira à produire de nouvelles recherches et des résultats renversants, mais il serait non productif de prétendre qu'il y a quelque raison philosophique l'en empêchant.

Une autre critique porte sur le fait que de grands pans de la vie en société ne comporteraient pas de calcul et seraient, par conséquent, imperméables à la théorie du choix rationnel. Prenons le langage comme exemple. À première vue, il serait bizarre de penser que les gens calculent ou qu'ils reconnaissent la valeur d'un aspect critique de leur culture comme leur langage. Regardons pourtant la situation des populations russophones qui vivaient dans les 14 républiques non russophones de l'Union soviétique. Elles n'ont jamais fait de calcul sur la valeur du russe ; c'était leur langue et elles auraient pu vivre uniquement dans cette langue. Après 1991, quand ces populations se sont retrouvées « enclavées » dans les nouveaux États indépendants, la valeur de leur répertoire unilingue a cependant connu une baisse soudaine. Les problèmes auxquels elles ont fait face, étaient de savoir comment étendre ce répertoire, et de prévoir si le russe allait demeurer la langue maternelle pour leurs enfants et leurs petits-enfants. En Estonie (là où j'ai travaillé sur le terrain à ce sujet), les russophones se demandaient si leurs enfants devaient apprendre l'estonien pour acquérir la citoyenneté. Si tous les russophones refusaient d'apprendre l'estonien (plusieurs répondants jonglaient avec

cette possibilité), alors le gouvernement n'aurait d'autre choix que de continuer à fournir une scolarisation en russe. Mais si la plupart des russophones refusaient, les quelques russophones qui apprendraient l'estonien pourraient tirer un immense profit de cette situation. Tout à coup, en situation de crise, les russophones devaient se mettre à calculer. L'important dans ces calculs était ce que leurs compatriotes russophones allaient décider de faire, décision qui reposait elle-même sur le comportement des autres. Ils se sont tous retrouvés dans une situation que les théoriciens en jeux appelleraient un jeu de coordination (Laitin, 1998). Ma première hypothèse ici, est que dans une situation d'équilibre (la vie soviétique avant 1989 dans les républiques de l'Union soviétique), les gens ne faisaient pas de calcul; ils agissaient selon leurs dispositions. Cependant, s'il y a une perturbation dans le système, les calculs deviennent tout à coup essentiels. L'absence de calcul peut signifier que les gens sont dans une situation d'équilibre. Elle ne signifie pas que cet équilibre n'est pas le résultat de choix stratégiques faits dans le passé. Ma deuxième hypothèse est qu'il serait présomptueux de décider que des pans de l'activité humaine sont imperméables à la théorie du choix rationnel. Il est préférable d'analyser si un programme de recherche est suffisamment dynamique pour faire des percées dans des pans toujours nouveaux de cette activité en société.

Le caractère progressif d'un programme de recherche dépend de plusieurs choses. Au fur et à mesure que le ferment interne à la communauté de recherche s'ajuste aux anomalies, on peut se demander si les réponses apportées mènent à de nouvelles compréhensions qui comportent des conséquences vérifiables. L'existence de dissensions internes et d'un ferment me permet de rejeter l'idée selon laquelle ce programme serait une « doctrine ». La viabilité de tout programme de recherche dépend aussi de l'existence d'un contre-programme de recherche imposant. Ceci nous ramène à la première loi de Shepsle sur la marche sur l'aile : on ne quitte pas une aile d'avion à moins qu'il n'y ait une autre aile d'avion sur laquelle on peut continuer à marcher. Si un programme de recherche totalement différent produisait des résultats renversants, des épreuves imposantes et des conséquences observables, et qu'il attirait nos meilleurs nouveaux intellectuels, on pourrait alors voir les partisans du programme de recherche en choix rationnel commencer à se livrer à de l'action « dégénérée », en protégeant leur territoire au lieu de se lancer à la conquête de nouveaux territoires. Je serais donc d'accord avec Richard Balme pour dire qu'« il est un peu dangereux de spéculer sur l'avenir des sciences sociales ». Balme ne tient pas compte du ferment interne au programme de recherche en choix rationnel lorsqu'il évoque les rendements décroissants de ce programme. Néanmoins, nous sommes peut-être d'accord, lui et moi, pour dire que l'avenir se décidera en fonction de l'ouverture de nouvelles pistes de recherche plutôt qu'en fonction d'une sorte de limite déjà établie contre laquelle ce programme viendrait buter.

CONCLUSION

Le choix rationnel a été un programme de recherche progressif dans les sciences sociales. Grâce à son ferment interne, aux infirmations de quelques-unes de ses théories les plus importantes, et aux critiques venant de l'extérieur, le choix rationnel s'est

transformé de telle manière qu'il attire de nouveaux chercheurs et qu'il répond à un bon nombre de critiques qui lui ont été adressées. Déjà, quelques chercheurs se sentent un peu à l'étroit dans la tradition du choix rationnel, la plupart des chercheurs issus de cette tradition, particulièrement en science politique, se considérant comme partie prenante du programme de recherche en théorie des jeux, programme dans lequel les partis pris, l'incertitude et une rationalité limitée seraient mieux pris en compte. Ce programme est devenu une norme en science politique américaine et il fait partie, avec les statistiques et la tradition narrative, d'une méthodologie tripartite. ◆

BIBLIOGRAPHIE

- FEARON, James et David D. LAITIN (1996), « Explaining Ethnic Cooperation », *American Political Science Review*, vol. 90, n° 4, p. 715-735.
- HAMMERSTEIN, Peter et Reinhard SELTEN (1994), « Game Theory and Evolutionary Biology », in Robert J. AUMANN et Sergiu HART (dir.), *Handbook of Game Theory*, vol. 2, Amsterdam, Elsevier, p. 929-993.
- LAITIN, David D. (1998), *Identity in Formation: The Russian-speaking Populations in the Near Abroad*, Ithaca, Cornell University Press.
- LAKATOS, Imre (1978), *The methodology of scientific research programmes*, in John WORRALL et Greg CURRIE (dir.), Cambridge, Cambridge University Press.
- LUSTICK, Ian (1997), « Lijphart, Lakatos and Consociationalism » *World Politics*, vol. 50, n° 1, p. 88-117.
- ROSENBERG, Alexander (1995), *Philosophy of Social Science*, 2^e édition, Boulder, Westview, p. 74-88, p. 153-167.
- SHEPSLE, Kenneth (1999), « Game Theory, Structure and Sequence », in James E. ALT, Margaret LEVI et Elinor OSTROM (dir.), *Competition and Cooperation: Conversations with Novelists about Economics and Political Science*, p. 256.